



La lettre de « L'Express »

30 juillet 1959

« **N**OUS étions là...
Les Boches étaient là... Le colonel
a dit : « Mes enfants... ».

Qui de nous, parmi ceux, du
moins, qui ont dépassé 35 ans, n'a
entendu un père, un oncle, commen-
cer ainsi à raconter, pour la dixième

ou pour la centième fois, sa guerre ? L'un, c'était le Che-
min des Dames ; l'autre, c'était les Eparges. Et puis il
y avait celui qui toussait un peu et dont on disait :
« C'est depuis qu'il a été gazé... » Et celui qui pouvait
prédire la pluie parce que sa jambe blessée l'avertissait...

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne peuvent guère ima-
giner, sans doute, ce que certains noms, ce que certains
mots liés à la guerre de 14 font encore lever de familier
et de légendaire à la fois dans la mémoire de ceux
auxquels elle fut seulement racontée. Tant de cendres
sont venues, depuis, ensevelir ces souvenirs...

Mais que surgisse un livre comme celui du général
Serrigny, confident, conseiller et ami de Pétain, dont nous
poursuivons cette semaine le récit, et voilà soudain les
choses remises en place.

LA bataille de Champagne ? « Cette galé-
jade eut des conséquences formidables. Elle fit tuer en
pure perte des milliers d'hommes. »

Les opérations d'Arras ? « Notre cœur se serrait à la
pensée du nombre de braves gens que l'impéritie du haut
commandement condamnait délibérément chaque jour à
une mort inutile. »

L'attaque de Souchez : « Maud'huy ne veut pas laisser
à Pétain la gloire éventuelle du succès. »

La première tentative pour reprendre Douaumont :
« Une attaque manquée parce que Mangin veut en avoir
le prestige. »

Le général en chef Nivelles : « Un criminel. »

Au bout de l'holocauste, bien sûr, il y a eu la victoire.
Et ce n'est pas la faute des généraux si les faiblesses
qu'ils abritent, les ambitions qu'ils égressent, les erreurs
où ils s'enlisent, semblables en cela à tous les hommes,
ont pour enjeu la vie des autres.

Mais que les voilà donc réduits — et par l'un des
leurs — à leurs plus justes dimensions...

LE général Serrigny n'est pas plus ten-
dre, bien entendu, à l'égard des politiciens dont il ne

travailla, avec ses collègues, qu'à secouer le joug. « Il est
dans leur tradition, écrit-il, de saper les chefs... ». Et en-
core : « La légèreté est inhérente à leur profession. »

Comme la légèreté apparaît également — à travers
ces mémoires — inhérente à la profession militaire, et
comme les chefs apparaissent essentiellement soucieux
de se saper mutuellement, il faut donc en conclure que
les hommes capables d'assumer la responsabilité des
affaires publiques sont — simplement — rares, et que
les luttes de clans, de personnes et d'ambitions n'épar-
gnent pas les soldats plus que les civils, et les états-
majors plus que les Assemblées parlementaires.

Si le récit du général Serrigny ne révélait rien d'autre,
il serait déjà édifiant.

Mais il reste ce qui n'avait pas encore été montré de
l'intérieur : comment, parvenu au faite des honneurs, un
glorieux militaire saisit une suprême occasion d'avoir de
l'avancement et devint ainsi le bouclier des fripons, l'alibi
des frileux, le consentant symbole de l'abdication natio-
nale.

LE portrait de Pétain chef de guerre est
parfois rude (« Pétain que j'étais obligé de peindre en
fer tous les matins... ») s'il demeure affectueux. Celui du
chef d'Etat est terrible. Indécision, sénilité, pusillanimité
plus impressionnante que ne l'eût été une volonté déli-
bérée d'action dans quelque sens qu'elle s'exercât... Rien.
Rien qu'un vieil homme solitaire et béat, au fond de son
palais dérisoire, effigie commode que ses ministres ne
daignent pas informer et qui préfère ne point l'être
parce qu'alors il faudrait peut-être s'insurger, agir.

Au procès de Pétain, le général Serrigny est venu
apporter le témoignage que trente ans d'amitié lui im-
posait. Au tribunal de l'Histoire, le document qu'il dépose
est plus dur qu'un réquisitoire. C'est, au jour le jour, le
procès-verbal d'une imposture tragique. Celle commise
par un homme qui prétendit faire à la France « le don
de sa personne » — don que des milliers d'obscurs
combattants consentirent effectivement, avant et après
lui, avec moins de cérémonie — alors qu'il faisait à sa
personne le don de la France.

Françoise Giroud.